L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 3 MARS 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XIX.

Un bulletinier à son observatoire.—Ce que l'on voit par un temps de pluie et une matinée d'Opéra.—Gourmandises de spectacles.—Les Chevaliers d'Electro.—Encore échec à la lumière électrique.—Momus vexé par Saturne ou Jupiter Pluvius.—*Quatre-Mars*.—Deux | avènements—Président et Roi—District de Colombie et Cocagne—Le Carnaval et l'Opéra à la Nouvelle-Orléans—Rex au théâtre de la rue Bourbon—Un cérémonial dangereux.—Un prédécesseur.—A propos des bénéfices—Notre public et la Direction.—Poésie, Constant Beauvais.—La soirée de M. Berger.—Pluie au dedans et au dehors.—LE PROPHÈTE en matinée.—Bénéfice de M. Feitlinger, FAUST—LOHENGRIN—Richard Wagner,—Un mot aux Dames.—Cassecou!

Avant de me mettre à ce dix-neuvième délit hebdomadaire, sans compter ceux que j'ai pas numérotés, je me suis tenu un moment derrière les carreaux de ma fenêtre et là j'ai vu processionner de véritables files de jeunes femmes et d'enfants. Je ne parle point des hommes, car nous sommes à samedi; et à une heure de l'après-midi, au moment où j'entame ce bulletin, les hommes sont donc presque tous à leurs travaux forcés de chaque jour. Des matinées de théâtre ils n'ont guère le loisir, un samedi surtout, pour particulièrement affaire d'ordinaire. Or toute cette gentille fille que je regardais s'écouler, et où se montraient parfois des pieds de naine, très cranement cambrés, très finement chaussés; des bas multicolores, irréprochablement tirés, des jambes tout à fait fines, cette fille, dis-je, se dirigeait prestement, allègrement, vers les théâtres et principalement vers l'Opéra, celui vu de soi.

Vous savez de quelles ondées agaçantes, entêtées, nous sommes affligés depuis trop de jours; et à interroger des yeux la calotte aérienne dont nous sommes actuellement coiffés, surplombés, il ne semble pas, mais pas du tout, qu'elle soit vidée.

N'importe; tout ce gentil monde que je suis de mon observatoire, marche, trottine, court, vole à son pèlerinage, à sa Mecque hebdomadaire, ou bi-hebdomadaire. On dirait qu'à quelques-unes les ailes ont poussé; comme à Mercure, aux talons, à la tête. C'est à qui veut arriver bonne première. Aussi, que de tours et détours; que de lignes serpentines, pour dépasser, pour distancer celles qui sont là devant! Que de manœuvres afin d'arriver, en tête de file, au contrôle et de savoir comment va vous traiter la loterie des places. Dans cette course au clocher, où il s'agit de franchir des haies vivantes, on se heurte, on se bousculé bien quelque peu; de ci de là on rencontre des quasi-foudrières, émaillant le trottoir; pavés, briques, pierres mal équilibrés et qui, en faisant bascule, font aussi flaquer aux jambes une eau douteuse, maculant jupes et bas. Mais qu'importe! Les voyages ont leurs aventures, leur imprévu; et même ce n'est point là le moindre de leurs charmes.

On ne saurait ralentir le pas, s'attarder, pour cause de cette ablution non voulue, imperfectionnée, un peu brutale; d'autant mieux que l'heure presse; le spectacle est déjà commencé peut-être. Or l'on en veut pour son argent; l'on aspire *gourmandement* au menu entier, absolument entier: du potage au café, sans perdre le moindre hors-d'œuvre. L'on a entendu l'ouvrage dix, vingt fois; rien n'y fait, on en réclame chaque mesure, dût-on le détonner résolument, à l'orchestre, au chant.

Allez donc, vaillantes et coquettes bottines, allez toujours, et par tous les temps, puisqu'ainsi vous le voulez! C'est cette ardeur à ces plaisirs artistiques qui ici assure, entr'autres excellentes choses, l'existence d'une troupe lyrique-française, au retour régulier, permanente durant quatre mois l'an; dont l'équivalent ne se retrouve nulle autre part en dehors de la France et de quelques grandes villes de l'Europe.

C'est égal, le spectacle de ces femmes aussi mouillées qu'intrépides, me met en méchante humeur contre les jeux du Hasard; malgré moi le souvenir de la Belle Hélène me revient à la pensée et mentalement je paraphrase ainsi la boutade que vous savez, et que Schneider cascadait si féminiment:

O Temps, dis moi pourquoi tu t'obstines
À faire aussi cascader sur nos rues!

Comment, vieux grincheux que tu es, tu choisis précisément la période de nos fêtes pour venir verser sur nous tes interminables larmes, de crocodile? Et tandis que tu nous arrosos désolamment, il est plent-être, tout près de nous, des terres cliriées; des sols qui se fendillent, qui se craquèlent de sécheresse; dont la soif demande ardemment la pluie, comme la faim des Israélites au désert demandait la manne (s'adresser aujourd'hui à tous les pharmaciens et se garer des inconvénients). A ces altérés tu refuses une goutte d'eau, et à nous ton ironie la prodigue, au point de nous rendre hydropiques tout à l'heure!

Au risque d'être irrévérencieux envers ta divinité, ô Saturne, ô trop naïveur porte-faux, tu pousses trop loin le sarcasme, quand tu t'épauches en semblables douches, un jour comme celui-ci par exemple; permets moi de te le dire. Car tu le sais bien, toi qui te prétends fils divin du Ciel et de la Terre—un compte souvent en opérelle—c'est aujourd'hui que, pour la seconde fois, les Chevaliers d'Electre—rien de la sœur d'Oreste, une finnoise de calembourg dans cette appellation—ont voulu tenter leur sortie nocturne, c'est à dire faire, connaître à notre population ces clarités de la lumière électrique, que les diverses Compagnies nous ont jusqu'ici volées, avec le plus déplorable ensemble.

Ta nature, systématiquement contrariante, s'obstine à nous prolonger l'attente de cette révélation; voilà que tu recules sardoniquement pour nous ce moment—si court qu'il doive être—d'un éclairage que nos douleurs paient depuis longtemps et sans intermittence, mais qui, lui, a des intermittences d'une fréquence désespérante.

En effet, je l'imagine, si entreprenants qu'ils soient, les Chevaliers d'Electre, déjà nommés, ne se vont point hasarder, ce soir, par les flaques innombrables de nos rues et avenues. Ils courraient grand risque de manquer complètement à leur programme: de nous rendre les ténèbres dont certaines compagnies se disputent chez nous la spécialité; et les Chevaliers d'Electre seraient ainsi logiquement obligés de se débaptiser et de s'appeler Chevaliers de l'Etoignoir. Couleur locale.

Néanmoins, maître Temps, si tu fais ainsi des tiennes en plein air, tu n'as point même puissance à domicile, à couvert; tu n'auras pas réussi à mouiller la poudre du Chasseur Noir, ce matin, et j'espère bien apprendre; dans un instant, que la fonte des balles, la pluie de feu et toute la pyrotechnie de *Robin des Bois* pat entièrement réussi devant une salle qui devait être belle, à en juger par toutes ces curieuses dont le ruban se déroulait tout à l'heure sous mes yeux.

Ce Saturne—car j'en reviens à lui malgré moi, en présence de cette chutinue absence de soleil, devant cet inépuisable chantonnement de la pluie—ce Saturne a, d'ailleurs, complètement manqué de courtoisie, en l'an de grâce 1889, envers l'un de ses collègues de l'Olympe: Momus, sans lequel il n'est, assure-t-on, dans cet Olympe, ni ambroisie, ni nectar réussis. Rappelez-vous jeudi dernier; le dieu gouailleur donnait son bal annuel et pour une fois, en 365 jours, qu'il demandait ciel étoilé, temps clément; sa supplique a été repoussée et les averses de fondre sur nous sans interruption. Au fait Saturne, maître de la durée seulement peut-être, pourrait bien rejeter toute responsabilité sur Jupiter Pluvius.

C'est vraiment pitié de voir tant de chefs-d'œuvre de couturiers se risquer ainsi aux intempéries de l'atmosphère; car si peu de distance qu'il y ait de la voiture au péristyle d'un théâtre, ces quelques pieds suffisent pour compromettre si délicates enveloppes. Une manche est s'en est fait de l'hermine.

Espérons que cette hydrothérapie ne s'imposera point longtemps encore; ce serait abîmer d'un système.

Si ce Dieu—Momus—a été contrarié, humecté de la sorte, j'aime à penser que le sort sera plus propice à un Roi—celui du Carnaval, Rex, puisqu'on le latinise; je ne sais trop pourquoi, par parenthèse. Je me plais à croire que les rayons du soleil reprendront le dessus et laisseront à sec Sa Majesté. Bien entendu, j'emploie ici la locution: "*à sec*" dans sa meilleure acception. Il ne serait pas convenable que le Souverain fut obligé, au cours de son entrée triomphale dans sa bonne ville du Croissant—de se dissimuler sous ce prosaïque rideau, auquel on a sédituisamment donné le nom d'une grande majesté aussi: *Pépin*. Avouez que nous devenons irrespectueux à l'excès envers les rois.

C'est demain, nul ne l'ignore, que Rex, qui a le don mystérieux de faire les voyages les plus lointains sans se déplacer—quelque talisman qui peut être le maintient dans le vide, tandis que la sphère tourne, évolue sous ses pieds—c'est demain, dis-je, que lui seront remises les clefs de sa capitale, par l'entremise de M. Shakspeare, qui le recevra, avec un cœur de *maire*, lui le père de tant de sujets.

Or cette date du 4 mars 1889 marquera par un double avènement:

A Washington, celui de M. Harrison, Président du Etats-Unis, à la Nouvelle-Orléans, celui d'un Roi, dont je ne garderai bien de vous dire le nom; peut-être, parce que je l'ignore; peut-être aussi, parce que tous le connaissent et que chacun s'est engagé à garder le secret. Mystère! A l'un une Présidence de quatre années; à l'autre une Royauté de trente-six heures.

Tandis que le chef de la République Américaine, accompagné de son prédécesseur, se présentera au Capitole en austère habit noir et prêtera le serment d'office entre les mains du Chief Justice, devant le peuple, devant les deux Chambres du Congrès Fédéral, le Cabinet, le Corps Diplomatique, les plus hautes notabilités enfin, le Souverain du plus joyeux des royaumes, le pays de Cocagne pour deux journées tout au moins, parcourra les voies principales de sa capitale, rejetant toute austérité de formes; n'ayant point le souci de la formation d'un Ministère, dont mille ambitieux se disputent les portefeuilles; certain qu'il n'y a qu'un seul et même parti devant son trône.

Visite annuelle dont peuvent sourire ceux qui s'imposent un immuable séjour; mais visite qui, sous sa forme plaisante, carnavalesque, a son incontestable utilité. Elle nous amène de tous les points de l'Union des curieux, venus en indifférents, mais qui, presque tous, s'en retournent chez eux, conquis, et font justice de tant d'insanités débitées à l'endroit de notre population, des populations du Sud. Ces trains d'excursion se formant ainsi périodiquement, comme celle, par exemple, qui nous est arrivée du fond du Colorado, créent fréquemment des relations fructueuses pour deux régions, ouvrent des débouchés nouveaux, les rapprochent par l'intérêt, par l'affection.

La Nouvelle-Orléans est la seule ville de ce continent qui ait son Carnaval régulier; Carnaval où des sommes considérables se dépensent en quelques heures; la seule qui possède une scène lyrique, réunissant chaque saison et interprétant les grandes œuvres des maîtres, souvent avec une haute distinction.

Entre cette scène et ces fêtes du Carnaval il y a maintenant une mutualité de bienfait, on n'y saurait contredire. L'Opéra bénéficie sans nul doute—nous en avons actuellement la preuve sous les yeux—des foules accourues pour assister à ces somptueuses réjouissances; et sans aucun doute aussi, beaucoup sont attirés par ce théâtre, où l'Art sérieux a ses grandes entrées.

Et je crois pouvoir l'ajouter en pleine raison: ce théâtre, dont la renom n'est point limité à notre ville, à notre Etat, prolonge fréquemment le séjour des visiteurs de l'hiver et sert ainsi bien des intérêts, en dehors de la question artistique.

Si bien que l'une des premières visites de Rex sera pour cet Opéra de la rue Bourbon, où lui sera donnée demain la brillante *Lohengrin*, de Richard Wagner. Il y viendra, en pompe, c'est à dire escorté de sa cour, et M. Mangé doit me dit-on, le recevoir avec tout le cérémonial voulu. Cela est fort bien.

Seulement que le directeur nous permette un petit avertissement. Le cérémonial veut qu'un flambeau à la main il précède le Roi, et, lampadaire vivant, il gravisse à reculons l'escalier des premières. Cette petite voltige n'est point sans avoir ses inconvénients. Je me souviens de l'accident survenu à un directeur, je ne sais plus lequel, de l'Opéra de Paris—alors rue Le Peletier.

C'était à une représentation en gala; orné de son flambeau de bougies, pleurant à chaudes larmes dans leurs bobèches, il se livrait à la délicate gymnastique susdite, quand, calculant mal ses distances, il manqua l'une des marches, et, patatras! l'impressario de perdre l'équilibre et non pas de rouler, heureusement, mais de tomber sur son centre de gravité. *Fiochus nec ulcerfitur;* fidèle à la devise de Paris, il n'avait pas sombré. Seul, le flambeau officiel était éteint; l'enthousiasme directorial, non pas. Prudence est mère de sûreté: que M. Mangé y veille!

La semaine qui s'est fermée hier, a vu trois bénéfices: ceux de Mme Vandiric-Flachat, de M. Plain, de M. Berger.

En vous parlant de celui de M. Plain, j'ai exprimé un regret que je réitère: la salle, comme nombre, n'était point celle à laquelle avait si pleinement droit l'artiste qui a tant contribué à la réussite des spectacles; on devait mieux au chanteur, au comédien, à l'homme qui, avec un entier désintéressement, avec un si chaud bon vouloir, a rendu tant de services professionnels, alors qu'il s'agissait de coopérer à des œuvres de bienfaisance. Néanmoins sa dignité, son amour-propre d'artiste ont trouvé un dédommagement dans la réception dont il a été l'objet; dans les cadeaux qui lui ont été offerts en souvenir de son passage à la Nouvelle-Orléans et de la considération qu'il s'y est acquise.

J'épluche je rapplle les cadeaux dont vous avez vu, cette semaine, le défilé à l'Opéra, laissez-moi m'y arrêter un moment.

En vérité l'excellent, parterre que le père, depuis tant et tant d'années que je le suis, que je l'observe, il n'a jamais varié dans sa sollicitude pour les artistes, dans son affectueuse courtoisie à leur égard; courtoisie qui s'affirme par des bravos, dès le soir d'un premier début, avant même qu'ils aient été entendus.

Trait caractéristique, il a mêt aussitôt à la recherche des qualités qu'il s'empresse de signaler, de saluer aussitôt trouvées; et s'il revient, brodouille de l'entreprise, il diffère son jugement; il accorde des atermoiements, il se plaît à espérer de meilleurs lendemains. Que si ceux-ci ne viennent décidément point, il se cantonne dans son indulgence, dans sa bienveillance; il récourt au silence, il répugnant d'infliger aucune blessure à un sujet décidément trop incomplet. De cette irritable silence quelques uns concèdent à une absence de cœur chez lui; mais il maintient son avis et les gausse de ces hauts barons du goût, ceux-ci tenus à croire en eux-mêmes.

Depuis quelque temps—et les obligations de l'administration le veulent ainsi—les représentations se chiffrent par six, sept et même huit chaque semaine. Or avec un public—tel que celui de la Nouvelle-Orléans—c'est à dire toujours à peu près le même, ne s'accroissant guère de l'élément flottant, il est impossible que chacune de ces soirées ou matinées soit également suivie; l'aliment manque.

Mais voyez cependant; la moyenne se maintient belle, *fort, bella*, je peux l'écrire; et ce public, si prodigue pour les artistes mis en vedette par une valeur solide, ne dévie point de son sentiment de justice distributive quand il s'agit de sujets de second plan. Leurs bénéfices n'obtiennent point les mêmes résultats que ceux de la tête de troupe—il n'en pourrait être autrement—mais toujours quelques cadeaux viennent atténuer leur déception.

Je voudrais bien savoir où cette délicatesse de procédés est plus accentuée qu'ici. Interrogez les artistes sincères; il n'en est pas un qui ne fût heureux de rendre ce témoignage à l'excellence du public néo-orléanais.

Cette année plus que jamais il a prouvé son véritable amour de l'art; des sujets d'un mérite incontesté, un ensemble extrêmement satisfaisant lui ont été donnés, et il s'est acquitté envers la direction, en faisant à celle-ci une saison des plus réussies.

Et outre, il garde une gratitude profonde à M. Mangé, qui peut compter sur cet appui que grandiront encore les menées, les combinaisons hostiles, envieuses qui pourraient s'organiser.

Mais revenons au bénéfice de Mme Vandiric Flachat, non pas pour y insister, mais pour ne point manquer à parole donnée. Je vous ai dit que, parmi les témoignages d'estime envoyés, ce soir-là, à la distinguée bénéficiaire, figurait une pièce de vers et j'ai promis de vous la faire connaître; ce sera d'être agréable en cela, à la destinataire, et à l'auteur peut-être.

Cette pièce est l'œuvre improvisée d'un écrivain lorrain, qui tient le haut du pavé dans notre monde littéraire; qui s'est fait connaître en des genres divers, pour les manier tous avec distinction; une personnalité à laquelle tout récemment encore l'une des feuilles les plus autorisées de New York, le *Home Journal*, rendait pleine justice: Constant Beauvais. Voici ces vers:

A Madame Vandiric-Flachat.

Il fut vraiment, dit-on, un temps bien reculé
Où l'on savait jouir pour l'honneur et sa dame;
Mais c'était là le temps du bon roi de Thulé.
Or tous gardaient leur foi, tous, jusques à la [femme.

Hélas! ce vieux temps là bien loin s'en est allé,
Laissant à tout jamais les poitrines sans âme,
L'armure d'acier vide et le cœur désolé!

Pour vivre aimer, combattre, il faut aller en [drame,

Oh souvent on combat et l'on aime fort mal.
Mais dans l'art grand et vrai, l'on trouve la [croyance,

Jadis, quand au milieu du tapage infernal
De leurs festins guerriers, pour chanter leur [vaillance

Et leurs amours aussi, les grands barons lan- [tains
Faisaient, au troubadour, ouvrir large leur [porte;

Pour prix de sa chanson, ces rudes châtelains
Lui donnaient un baisp où coulait, rouge et [forte,

Le sève de la vigne; et leurs chaînes d'or fin
Venaient charger son col.—Mais moi, seul et si [triste,

Je ne puis que presser votre main dans ma main,
Et vous dire: "Merci, vous que Dieu fit artiste!"

Mlle Orléans Février 29 1889.

Quand ce sont vers de cette sorte qui se mêlent à des cadeaux ils sont toujours les bienvenus. Bonne et vigoureuse frappe.

Je l'ai déjà dit, malgré une vraie bourrasque de pluie, splendide était la salle de la soirée bénéficiaire (vendredi) de M. Berger; splendide aussi son ovation; c'en était bien une.

Quant aux cadeaux je n'ai pu les compter; ils étaient, pour cela, en trop grand nombre, et l'on me dit que presque tous étaient de valeur.

L'éminent artiste dont j'ai, plus d'une fois en ces colonnes, rappelé la nature, était profondément ému de ce qui pour, tant me devait étonner si lui-même, ni personne—la cuellette était prévue et méritée—et c'est avec sa modestie accoutumée, modestie non jouée, pleinement sincère, qu'il s'est courbé sous cette pluie, aussi intense, mais autrement accueillie que celle qui persistait au dehors.

Cette présentation de souvenirs était, en cet intermède, comme la mélodie dont les bravos formaient la basse. Bravos éclatant dans la salle, à l'orchestre et dans les coulisses, dont sujets principaux et choristes—chant, danse—franchissaient les limites, comme pour mieux manifester leur sympathie à l'un des leurs chefs de file.

Bien des incidents ont distrait mon attention, ce soir-là; je serais donc fort empêché de vous écrire les détails d'une soirée que j'ai suivie avec une attention intermittente. Ce que je puis vous affirmer, c'est que M. Berger, malgré certaines résistances de voix, a chanté le 3me acte de *Roland* avec verve, sentiment, feu, enthousiasme, et de splendides sonorités aussi.

La recette a été fort brillante, je l'ai noté au sortir de cette belle représentation; elle marchait assurément au maximum quand un méchant temps s'est mis de la partie. Et voyez les boutades du sort. Cette pluie qui enlevait plusieurs centaines de piastres au bénéficiaire de vendredi, faisait hier soir les affaires de la direction.

En effet, elle rendait impossible la procession aux flambeaux des Chevaliers d'Electre, dont je vous ai parlé plus haut, et toute la foule qui avait projeté de voir cette fête de nuit, s'était déversée à l'Opéra, où toutes places étaient occupées, sans compter une légion de spectateurs debout. M. Mangé n'a point joué *la Mascotte*, cette saison; peut-être est-ce cela qui lui vaut d'en avoir une!.....

Cette providence lui assure déjà une recette de même genre pour la Matinée d'aujourd'hui: *Le Prophète*, avec Mmes Schwayer-Lematte, Vandiric-Flachat; MM. Berger, Plain, Feitlinger. L'affluence a déjà été telle au contrôle que l'engage le public à s'assurer des places retenues dès la première heure.

Ce soir, au bénéfice dont j'ai entretenu mes lecteurs, celui de M. Feitlinger, l'artiste, un musicien sérieux, est digne d'intérêt à tous égards, et j'avoue que l'éprouverais une joie réelle à écrire qu'un beau chiffre de recette est venu s'ajouter à un petit pécule, dont il fait l'honorable usage que j'ai dit hier.

M. Feitlinger a choisi *Faust*, dont ce sera vraisemblablement la dernière soirée. Il y jouera le rôle de *Méphistophélès*, auquel il a dû bien des succès; et avec lui on entendra: M. Lafarge, *Faust*; Mlle Hervey, *Marguerite*; M. Claverie, *Valentin*; Mlle Ghélevin, *Siebel*.

Au 4ème acte, *La Nuit de Valpurgis*, par Mlle Didan, Mlles Charpentier, Paris et le corps de ballet.

Lohengrin dont la première représentation aura lieu certainement demain, sera tout un événement artistique pour cette partie de notre public qui ne connaît point l'ouvrage. Il repose, on le sait sans doute, sur une légende et il est l'une des premières révélations du génie de Wagner.

Le célèbre compositeur et librettiste a eu, cela est incontestable, des amis maladroits, qui ne se sont pas contentés de travailler à l'édification de sa gloire, de se livrer à une propagande ardente de son talent; ils ont voulu aussi nier toute autre personnalité contemporaine et faire des ruines autour de leur idole.

Cette prise d'armes devait nécessairement soulever, a soulevé en effet des luttes violentes; des deux parts on est arrivé aux exagérations et beaucoup ont rendu à Wagner le dédain avec lequel, n'a-t-on prétendu, il traitait des sommités musicales.

De véritables haines, des adulations outrées, un exclusivisme déplorable sont nés de ces batailles; ceux-là condamnant sans même entendre; ceux-ci vouant un culte à des partitions dont ils ne connaissaient pas une mesure.

Aujourd'hui les passions se sont calmées; elles promettent de s'éteindre bientôt et l'immensité du talent du compositeur bavarois est admise partout par tous. On lui accorde sa place, fort élevée sans nul doute; néanmoins on ne se rallie pas à l'opinion démente de ces fanatiques qui clament et proclament que seul, parmi les maîtres contemporains, il a droit au Panthéon.

Pour un peu ceux-là en chasseraient tous ceux qu'y a placés l'admiration de générations successives.

Rarement, croyons-nous, soirée aura plus vivement piqué la curiosité publique.

Ainsi que toutes les créations de Wagner, *Lohengrin* offre de grandes difficultés d'exécution; c'est afin d'obtenir celle-ci aussi complète que possible qu'un temps aussi long a été consacré à cette étude; c'est pourquoi l'œuvre arrive ainsi à l'arrière saison.

Nulle autre n'a été l'objet de plus d'attention; nulle mise en scène n'a été mieux soignée.

Je n'ai pas sous les yeux la distribution de *Lohengrin;* mais du moins je crois pouvoir donner l'assurance que les deux principaux rôles ajouteront un titre à la liste des succès de Mme Lematte-Schweyer, de M. Lafarge.

Au moment où j'écris ceci—une heure et demie du matin—l'averse s'en donne toujours à gargouille-que-veux-tu—et rien dans le ciel n'indique encore un apaisement.

Vous verrez que l'Anniversaire du Département des Pompes ne pourra pas être célébré aujourd'hui par le défilé traditionnel, et que nombre de ceux qui avaient formé le plan de se donner le fort beau spectacle de cette imposante marche, iront, ce matin, voir, entendre celle du *Prophète* à l'Opéra.

Et une fois de plus la pluie qui, en d'autres occasions, joua de vilains tours à M. Mangé, tournera à son profit. Période de mascotte; qu'elle dure longtemps. Du reste, il est maintenant hors de doute que cette fin de campagne si laborieuse dépasera en résultats heureux, sonnants, tous les mois qui l'ont précédée.

La clôture aura lieu le mardi 12, si je ne me trompe, et j'ignore l'ordre des bénéfices à venir encore; mais je sais qu'il en est un pour projet et dont je veux donner ici l'idée. Mon initiative s'adresse aux dames. Elles ont eu une charmante succession de Matinées; pour celles-ci la direction a constamment mis en ligne ses sujets les plus en lumière et cela sans jamais lésiner sur les cachets.

Eh bien, je prends résolument et entièrement sur moi de conseiller aux dames l'offre d'une Matinée—samedi ou dimanche—dont Mme Mangé serait la bénéficiaire.

Elle serait excellemment placée cette marque spéciale de sympathie, d'estime.

Pour ma part, j'ai suivi Mme Mangé à l'œuvre; je l'ai vue calme au milieu des plus mauvais jours, des pertes sans cesse accumulées. Avec une énergie que lui augmentaient en vie bien des hommes, elle a fait face à de rudes orages, elle est restée au milieu de ruines, se promettant toujours de ne rien négliger pour le relèvement, d'y travailler, avec son compagnon de peine, M. Mangé, et cela tant que la lutte serait possible.

C'est à cette fermeté qu'est due la résistance qui nous a valu la saison près de se clore. C'est grâce à cette persistance de volonté que Mme Mangé a combattu le sort; c'est par elle qu'elle l'a vaincu.

Ceci écrit, je laisse la parole aux dames.

Donc nous voici à la veille de la fermeture du théâtre et du départ des artistes.

Où me dit—et j'ignore ce qu'il y a d'exact dans le rapport—que quelques uns d'entre eux—groupe de cinq ou six—projettent de visiter une vingtaine de villes américaines et d'y donner des concerts.

Fort bien, s'ils ont un directeur leur garantissant une certaine somme à se diviser; s'ils sont assurés de leurs frais de voyage et de séjour.

Mais si c'était à leurs risques et périls qu'ils tentaient pareille aventure, je leur crierais: Cassez cou! au risque de ne pas être écouté, ou même de passer pour trop officieux.

Je puis me tromper, mais une tournée de concerts, sans un chef réglant et l'itinéraire et les programmes, sans un directeur responsable, me paraîtrait un excellent débouché découvert et ouvert pour le plus prompt écoulement des économies réalisées.

L. PLACIDE CANONGE.

Grand Opera House.

Une troupe nouvelle débutera aujourd'hui au Grand Opera House, dans une œuvre en six actes et 7 tableaux: *Siberia*, pièce à succès de Bartley Campbell. On dit grand bien de l'ouvrage, qui sera le spectacle de cette semaine entière. Voir l'annonce.

Académie de Musique.

M. Bidwell s'est bien gardé à carreau pour cette semaine, qui s'ouvre par la fin du Carnaval et finit par le commencement du Carême. En effet il s'est assuré l'engagement de Mlle Annie Pixley, l'une des comédiennes les plus en faveur partout aux Etats-Unis. Mlle Pixley vient de faire une tournée heureuse. Elle a rencontré—*on the road*—force succès; fait qu'il faut attribuer à diverses causes; le talent de l'artiste plus sympathique que jamais; un entourage de bon choix; un répertoire qui offre de l'intérêt.

Dans ce répertoire elle a choisi, pour sa rentrée de ce soir, la comédie: *The Deacon's Daughter*, qui lui a valu bien des soirées brillantes à New York et sur les meilleures scènes du pays.

The Deacon's Daughter sera jouée tous les soirs jusqu'à jeudi inclusivement, ainsi qu'à la matinée de samedi.

Vendredi première représentation de *22 Second Floor*, comédie-vaudeville, entremêlée de couplets nouveaux.

Dimanche, 10 mars, première soirée de M. John Wild, dans la charge musicale: *Running Wild*.

Théâtre St-Charles.

La semaine qui s'est fermée hier soir, laisse le meilleur souvenir aux habitués du St-Charles; elle a été occupée, on le sait, par Mme Dollie Nobles, M. Milton Nobles, et deux ouvrages: *From Sire to Son—The Phœnix*. Celle qui s'ouvre aujourd'hui, vaudra aussi, croyons-nous, de bonnes soirées au public. Public qui ne peut manquer d'être considérable, car nous entrons dans les Jours Gras, et c'est par milliers que chaque jour nous viennent les curieux.

Donc à Mme et M. Nobles succède aujourd'hui une troupe sous la direction de messieurs C. B. et T. Jefferson, qui parattra dans son drame à spectacle: *Shadows of a great city* par M. L. B. Shewell; un succès partout.

Or ce succès ne peut manquer de se reproduire ici puisque cette troupe est entièrement celle de la création. Elle est nombreuse, elle est composée de sujets favoris, dont quelques uns ont solide réputation. Enfin l'œuvre de M. Shewell est encadrée dans une riche mise en scène, dans des décors nouveaux, brossés par les artistes les mieux notés de New York.

Shadows of a great city, toute une semaine; ce ne sera pas trop pour épuiser la curiosité publique.

Dimanche 10 mars, rentrée de Mlle Rhéa—artiste française, on le sait—qui s'est gagné une brillante réputation sur les scènes des Etats-Unis et d'Angleterre.

Musée-Théâtre.

Veuillez porter votre attention sur l'annonce du Musée Théâtre et le cliché qui la surmonte. C'est une illustration représentant la Sirène vivante, dont nous vous avons plusieurs fois entretenus. Elle vit dans son bassin: femme et poisson; *desinit in piscem*. Cette curiosité mérite une visite, et plusieurs aussi. C'est un des plus intéressants trompe-l'œil; un des plus ingénieux effets d'optique que vous puissiez imaginer. La Sirène vivante quittera, sous deux ou trois jours, son bassin de la Nouvelle-Orléans.

Profitez donc de ce bien court délai. Avec elle vous verrez aussi dans le Curio Hall une naine incomparable, Jennie Gingley et Jumbo Juett, une végétation de chair des mieux venues: un gaillard pesant 678 livres et il grossit encore. Les omnibus n'en veulent pas et les chemins de fer lui demandent sans doute une augmentation de prix, comme on le fait pour le bagage supplémentaire.

Prix d'entrée 10 cents, rue du Canal.

CONCERT.—Mme Marie Selika, chanteuse dont on nous dit grand bien, se fera entendre demain dans un Concert au Central Church. Mme Selika que recommandent des journaux de Boston, de Louisville, de Saratoga, de Newport; des feuilles de Berlin aussi; cet une jeune femme de couleur. Elle paraît avoir produit partout grand effet. Merci pour les invitations reçues.

Nécrologie.

Une triste nouvelle nous arrive de la Baie St-Louis: M. Tibulle Mendes y est mort le vendredi, 2 mars, à l'âge de 72 ans.

Il était, croyons-nous, créole de la Nouvelle-Orléans; dans tous les cas il y a passé sa vie à peu près entière; depuis de bien longues années nous le connaissions. Nous ignorons à quel mal il a succombé, mais ce que nous savons, c'est que bien des amis joindront leurs regrets à ceux de la famille qu'il laisse et qui avait en lui un père d'une affection sans bornes et qui ne se démentit jamais.

M. Tibulle Mendès a consacré sa vie au travail et durant sa carrière, trop courte pour ceux qui l'ont connu, il s'est invariablement acquis l'estime, les sympathies de tous.

Nous envoyons à ses enfants nos compliments de sincères condoléances.

MUSIQUE DE PIANO.—M. Philip Werlein, 135 rue du Canal, nous fait remettre les trois morceaux suivants que nous n'hésitons pas à recommander: *Cotton Palace*, valse par W. J. Voges; *Le Carnaval de la Nouvelle-Orléans*, polka, par R. Joseffy; *Gracieuse*, valse, par Geo. L. O'Connell.

MAISON GRUNEWALD.—Nous devons à la maison L. Grunewald 127 rue du Canal, l'envoi de trois compositions pour piano: *Remembrance of home*, valse de salon, par Louis Grunewald fils; *Le Roitelet (The Wren)*, polka de concert du Damaré, arrangement pour piano par W. D'Equédé; *The Silver Wedding*, valse de Robert Meyer; *Gold Medal Waltz*, par A. D.

SOIRÉE DRAMATIQUE.—Le Centre Espagnol & Hispano Americano donne aujourd'hui même une soirée dramatique, dont le programme est comme suit: *El Libro Jalonano*, comédie en un acte et en vers, de M. José Echagaray, jouée par Mme Cano, MM. Bornio fils, Aleix et N.; *Marusa*, comédie en un acte, que jueront Mmes Prieto, Cano; MM. V., Bornio fils, Prieto, Aleix.

On commencera (203 rue du Canal) à sept heures et demie.

La représentation sera suivie d'un bal.

CREOLE EXCHANGE.—Nous engageons les nombreux étrangers maintenant ici à visiter le Creole Exchange, situé rue Bourbon entre les rues de la Douane et Bienville. Fondé uniquement dans un but charitable, conduit, administré par des dames appartenant au meilleur monde, cet établissement est ouvert tous les jours, dès le matin jusqu'à six ou sept heures du soir. Toute la journée on y trouve un Restaurant des mieux servis, à prix modiques, et durant la matinée, un Lunch soigneusement préparé au prix de 15 cents. En outre, on est certain de rencontrer la excellente société; on y passe un moment toujours agréable, tout en contribuant à une bonne œuvre.

GALATHÉE.—L'heure est au plaisir. Nous conseillons à ceux qui désirent s'en procurer un au prix le plus modique de s'arrêter au numéro 154 de la rue du Canal près Baronne. Ils y verront l'exhibition d'un buste de marbre s'animant, passant par diverses transformations, qui constituent un charmant effet d'optique. Nous recommandons ce spectacle aux dames, aux messieurs, à tous. L'exhibition a lieu tous les quarts d'heure, à partir de deux heures. Prix d'entrée 10 cents.

Dans un café:

—Garçon! un café sans Bazaine et sans Mac-Mahon.

—?....

—Eh, oui! Un café "sans marc et chaud!"....

PEERLESS DYES Les meilleurs. Ces Teintures.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 3 mars 1889.—Indications: Pour la Louisiane: Temps beau précédé de pluie sur le golfe, vents du nord.

Température du 2 mars 1889.
Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticiens No 142 rue du Canal,
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	66	19
Midi	68	20
3 P. M.	68	19
6 P. M.	64	18

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.
George M. Fruthaler à Mlle Mary Mills.
Wallace Dennis à Mlle Mary White.
John H. Helmke à Mlle Theresa Thoman.
Geo. Eotres à Mlle Mary Wrecklage.
Hugh J. Judge à Mlle Mary O'Brien.
Chas. Belden à Mlle Theresa Nonenmacker.

Naissances.
Mme Sumpter H. Peralta, une fille.
Mme Wm. B. Edgar, une fille.
Mme Louis F. Dugas, un garçon.

Décès.
Mme M. Churchill, 55 ans, rue Sixième.
Etienne St-Amant, 2 ans, 249 1/2 rue St-Philippe.
Joseph A. McLean, 8 ans, 81 rue Ste-Anne.
Rose Tonglet, 4 ans, rue Maurepas, près Savage.
Mme A. M. Shaeffer, 55 ans, 101 rue Rampart, côté Sud.
Joseph Thomas, 5 mois, 545 rue Fulton.
Maria A. Wolff, 3 ans, 72 rue Rampart, côté Sud.
Chas. A. J. Valetan, 77 ans, 24 rue Louisa.
Richard C. Stockton, 40 ans, 377 rue Ste-Anne.
Marie U Durruty, 46 ans, rues St-Claude et Ste-Anne.
Sandy Gray, 53 ans, 318 rue Washington.

Un cas de diphthérie a été rapporté au 122 rue Peter, Algier.

Ventes à l'encan, samedi, 2 mars 1889:

Par Spear & Escoffier.

1.—Résidence en brique à deux étages, No 292 rue Gravier, entre St-Pierre et St-Paul, $1475.

2.—Résidence en bois à deux étages, Nos 106 et 108 rue Howard, entre Gravier et Perdido, $1550.

3.—Une maison en bois à deux corps de logis, enclenchure des rues Dryades et Lafayette, $2400.

L'arrivée de Rex.—Ainsi que nous l'annonce une dépêche publiée dans une autre colonne, sa Gracieuse Majesté Rex est arrivé à la Quarantaine où sa flotille restera à Pauera tandis qu'avec sa suite il viendra à la Nouvelle-Orléans assister aux fêtes du Carnaval.

Les steamboats partiront de la Quarantaine demain de bonne heure et arriveront à 2:30 heures de l'après-midi.

Le débarquement s'opèrera au pied de la rue du Canal, où le recevront un grand nombre de citoyens, les ducs du royaume, la division des chevaliers de Sa Majesté, à cheval, et les gardes du palais.

Aussitôt après sa formation, la colonne se mettra en marche pour l'Hôtel Royal, où Sa Majesté se reposera des fatigues du voy